Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 44

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année N° 44 Samedi 4 novembre 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

ON HOMMO POU PRESSA

DOU poûro bouîbo, que n'avant pequa ne pére ne mére, avant ètâ met ein peinchon vè on vîlhio oncllio qu'ètâi vèvo. Lâi ètant pardieu bin, l'è pas po dere, câ sti l'oncllio ètâi onna brâva dzein que lè z'amâve gaillâ. Mâ n'ètâi rein à la moûda et ne lâi fasâi rein d'allâ mau vetu et quasu dèpatolhiu, quand bin l'avâi prâo de quie. Et n'ètâi pas, non pllie, que l'ètâi on rance *(avare)*, na ! Mâ, l'ètâi on hommo dinse, que n'avâi min de fenna po lo gouvernâ, qu'ètâi tant accotoumâ âo vîlhio que ne peinsâve pas à preindre mèsoûra po dâo nâovo, et que ne s'ein tsaillessâi pas.

De biau savâi que ne fasâi pas bin atteinchon à sè petit nèvâo, qu'ètant dobedzî de lâi demandâ quand l'avant fauta d'oquie. Lè doû petit luron, que n'avant pas on trossî dâi mî garnî ètant arrevâ âo bet de lâo tsemise, po cein qu'on ne lè repètassîve pas aprî la bûïa, et avoué lè z'einfant que l'usant tant quand vîgnant grand, là z'haillon sant binstout dâi freguelhie et lè tsemise n'avant pe min de pantet et n'ètant pe rein boune que po lo patâi. Lâo z'ein faillâi dâi z'autre, câ n'ousâvant pequa sè betâ ein mandze, et sè décidant à ein dèmandâ.

— Oncllio, que fâ on dzo lo pe gros de clliâo doû bouîbo, mon frâre et mè n'ein pe min de boune tsemise. Vo foudrâi avâi la bontâ de no z'ein fére fére !

— Eh bin, m'n'ami, bin su ! bin su ! te fâ bin de lo mè dere !

Adan, lo vîlhio crie lo gaçon *(domestique)* qu'einmandzîve onna remésse per dèso la remise, et lâi fâ :

— Djan, va t'ein vâ coumeincî à fochérâ l'outse *(chenivière)* po lâi vouagnî *(semer)* on bocon de tsenèvo *(chanvre)*, câ m'ein faut po ourdî.

Ma fâi ! quand lè mousse l'oûïant cein, n'ant pas pu lâo tenî de rire l'on contre l'autro.

— Ah ! lè petit coquiein, se lâo fâ l'oncllio que lè vâi recaffâ, sant-te conteint ora que l'ant dâi tsemise !

DES JEUX D'ENFANTS QUI ONT DISPARU

COMME on l'a déjà dit, avec le temps qui passe, les mœurs et coutumes changent, les jeux aussi qui ont fait l'amusement de nombreuses générations d'enfants. A la Vallée de Joux, pendant longtemps, les garçons ont « fait aux militaires » avec une ardeur, une constance, un sérieux qui faisait dire à une personne assistant au défilé d'une « troupe » bellement armée : « Par là, les bouèbes sont rudes guerriers ». Passée cette époque ! Sans doute, quand un régiment accomplit son cours de répétition dans la contrée, les jours suivants, vous verrez des enfants jouer aux soldats, grâce au sens de l'imitation inné chez eux. Mais ce ne sont plus les temps héroïques où des effets d'uniformes, des armes — des vraies, pas de sabres de bois — de la poudre même, étaient à disposition.

Pour s'expliquer non pas ces mœurs prétendues belliqueuses, mais cette possession d'armes par la jeunesse, il faut se reporter à l'entrée de l'armée Bourbaki en Suisse, le premier février 1871. En effet, plusieurs milliers de ces pauvres soldats pénétrèrent à la Vallée de Joux à travers le Risoux. Sans doute, ils furent désarmés, mais des quantités de fusils, sabres, cartouches prirent clandestinement le chemin du galetas de nombreux habitants. Or, le Combier, en bon Vaudois qu'il est, a le goût de la parade et de l'uniforme. Aussi, à la suite de ces temps mémorables, que les enfants en passe de « faire aux militaires », fissent appel aux défroques des soldats de l'armée de l'Est, rien de plus naturel. Ainsi dans les années 1880-90, vous auriez pu voir dans nos villages parader des garçons, armés de sabres d'infanterie ou même de cavalerie française, suspendus à des ceinturons de même origine.

Les défroques d'anciens miliciens suisses fournissaient également leur contingent à l'équipement de nos jeunes troupiers : képis, bonnets de police, épaulettes, pompons-flammes de grenadiers, baudriers, gibernes, etc. Il me souvient d'avoir vu vers 1907-08, un garçon vêtu de la veste des musiciens d'un groupe de la fête des vignerons de 1889. Et, ces braves avaient, à chaque exercice, un commandant coiffé d'un képi ou d'une casquette d'officier, qui prenait son rôle au grand sérieux... Tout cela n'est plus; les vieux uniformes, les sabres des bourbakis, on n'en voit plus ; c'est de l'histoire ancienne.

Des gens prétendent qu'il faut interdire aux enfants ces jeux militaires qui développeraient en eux un esprit belliqueux, funeste aux idées pacifistes et de désarmement dont on voudrait voir tous les peuples s'imprégner. Que de tels et innocents exercices aient ce résultat, je n'en crois rien car l'enfant, dans le jeu des militaires ne fait qu'imiter des gestes dont il a été le témoin et qui lui ont plu, sans que le plus petit esprit guerrier naisse en son âme. En tous cas, parmi ceux que j'ai connu, jouant autrefois aux militaires, armés de pied en cap, aucun dans la vie n'a jamais fait preuve de bellicisme. Tous sont devenus des hommes de sens rassis et qui ont rempli fidèlement leurs obligations militaires — ce qui n'a rien de commun avec le bellicisme — comme c'était leur devoir, avant, pendant et après la mobilisation de guerre.

Mais, il est un autre jeu, très dangereux celui-là, qui a sévi chez nous à la suite et en conséquence de l'entrée des bourbakis : celui de la poudre. En effet, la poudre d'innombrables cartouches subtilisées lors de l'internement y a été employée. Et voilà comment pratiquaient les grands garçons de ma génération. Une petite boîte quelconque munie d'un fond était remplie avec de la poudre retirée d'une cartouche ; un fragment d'amadou était introduit dans la poudre par un bout et allumé de l'autre et chacun se sauvait... flamme, détonation formidable, saluée de retentissants hourras. Après quoi, la manœuvre recommençait.

D'autres, plus industrieux, fabriquaient une sorte de petit canon au moyen d'une douille assujettie sur un plot de bois fonctionnant comme affût. La douille était bourrée de poudre, puis de papier, etc. Sur la douille, percée à sa base, on disposait un peu de poudre et quelques centimètres d'amadou prudemment allumé... après quoi le coup partait. Ce jeu offrait de grands danger et des accidents se produisaient de temps à autre. Malgré cela, les parents le toléraient. Depuis longtemps, il n'en est plus question. D'abord, parce que la poudre bourbakienne est épuisée : ensuite parce que, du temps où il y en avait encore des provisions, des pères de famille, ayant abondamment tiraillé dans leur jeunesse, n'ont jamais permis à leurs fils d'imiter leur exemple.

S. A.

LE TIR AUTREFOIS

Dédié à M. J. Stuby, carabinier d'antan.

CES quelques lignes sont destinées à remémorer de vieilles choses aux anciens et à les apprendre aux jeunes.

Voilà bientôt soixante ans, le petit gamin que j'étais, fonctionnait comme secrétaire de cible au tir de l'Abbaye des Amis de la Montagne ; dans ce temps-là, ce n'était pas tout rose : à chaque coup de carabine, on recevait dans la figure des éclats de capsule qui vous piquaient le visage; on fermait les yeux pour les protéger quand retentissait le formidable coup de tromblon qui vous faisait sonner le tympan ; ah ! quand j'y pense, occuper ce poste était désagréable, mais nous le considérions très honorable et, pensez donc, pour nous autres, la paie était belle, on recevait pour le travail de ce jour-là 1 fr. 50 à 2 fr. C'était splendide !

Le visuel, au lieu d'être noir comme maintenant, était blanc, de 20 à 25 cm. de diamètre dans une cible noire. La position debout était seule admise ; après le coup tiré, on allait charger à nouveau la vieille carabine appuyé à une table encochée sur le pourtour et on mettait dans le canon poudre, bourre et balle ; chaque particulier fondait ses balles lui-même un des jours précédents. Arrivé en stalle, le tireur levait le chien, enchassait la petite capsule de cuivre dans un piton percé dont le trou communiquait avec la charge de poudre. Lorsque le marqueur indiquait un carton à la cible, le secrétaire remettait au bénéficiaire une contre-marque numérotée, faite de fort papier de forme rectangulaire de couleurs diverses ; il n'était pas permis de faire plus de 30 cartons et le soir du tir, on voyait les as se pavaner avec leurs trente contre-marques glissées sous le ruban du chapeau ; moi-même, à l'âge adulte, j'ai eu cette gloire, ce qui me fait quelque peu honte maintenant.

A l'heure actuelle, chaque tireur s'observe et ne consomme que peu ou même pas du tout d'alcool, tant que son tir n'est pas fini, mais, dans le vieux temps — voilons-nous la face — combien en ai-je connu qui n'exécutaient leur série de société qu'à un point d'ébriété presque complet : ils n'étaient sûrs de faire un coup profond que dans cet état, mais ils devaient prendre garde et ne pas dépasser le moment psychologique.

Le tir était lent, mais cela changea à l'apparition du peabody, du vetterli et surtout de notre cher vetterli à double détente avec lequel nous faisions de si belles passes.

Une vieille tradition qui nous est restée et qui,